

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Marcel Sabourin

Paul Éliani

Volume 7, numéro 3, mars-avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Éliani, P. (1988). Entretien avec Marcel Sabourin. *Ciné-Bulles*, 7, (3), 16-19.

Paul Éliani

«Un rôle, c'est comme un masque.»

■ Dans les années 70, le cinéma québécois ne jurait que par Marcel

Sabourin. De **Deux femmes en or**, succès phénoménal, à l'oeuvre cohérente et très pointue de Jean Pierre Lefebvre, il accompagne la jeune cinématographie nationale dans toutes ses tentatives. Il la soutient dans sa quête d'une identité propre. Dans les années 80, alors que le cinéma québécois, gagné par le confort, part à la conquête d'autres marchés et change de profil, Marcel Sabourin se place en retrait. Comme si ce cinéma de producteurs ne lui appartenait pas vraiment, comme s'il était de la race des constructeurs de cathédrales plutôt que de celle des coureurs de fond...

On a tout de même pu le voir, l'an dernier, dans le plus récent film de son complice des débuts, Jean Pierre Lefebvre, qui s'aventurait pour la première fois du côté du documentaire / fiction avec **Alfred Laliberté, sculpteur, 1878-1953**. On le retrouvera, sous peu, dans **Hortense**, un film de Jean Chabot qui met en vedette Carole Laure et Lothaire Bluteau. Quinquagénaire, Marcel Sabourin consacre maintenant une large part de son temps à l'écriture. Il prépare une nouvelle adaptation du **Survenant**, oeuvre maîtresse de Germaine Guèvremont, et travaille, avec le réalisateur Jean-Claude Labrecque, à un portrait de **Ernest Livernois, photographe**, vague cousin de J.-A. Martin, figure dominante de son imposante filmographie.

Ciné-Bulles : Selon vous, qu'est-ce qu'un comédien ?

Marcel Sabourin : Probablement quelqu'un qui a eu des difficultés à vivre dans sa jeunesse. Cet être a choisi le théâtre. On peut dire tout ce que

l'on veut sur une scène. Un rôle, c'est comme un masque.

Ciné-Bulles : Un masque pour mieux se révéler ?

Marcel Sabourin : Pour révéler ce qui se passe dans la tête et ce qu'on croit ne pas avoir le droit de dire dans la vie, devant papa, maman et dans la société dans laquelle on vit. On opte pour le métier d'interprète. On joue alors des textes d'auteurs qui expriment ce qu'on ressent, en mieux. Par exemple, si j'ai déjà éprouvé de la jalousie, jouer **Othello** est royal. Au cas où je me sentrais misanthrope, d'interpréter **le Misanthrope** de Molière me permettrait de critiquer les gens infidèles, les discordes et l'absence de pureté dans le monde. On se sert alors des aspects de soi qui haïssent les autres et on rit du négativisme en soi.

Ciné-Bulles : Est-ce un double avantage d'être à la fois acteur et auteur ?

Marcel Sabourin : Ce sont deux métiers très différents. Quand je suis acteur, je ne suis pas auteur. Sur un plateau, ce dernier se tait en moi, complètement. Quand j'écrivais moins, je donnais beaucoup plus de commentaires, surtout à mes débuts au cinéma, c'est-à-dire dans les années 60. Parfois les dialogues, écrits par des gens qui connaissaient peu le cinéma, n'étaient pas bons. Au cinéma, il est impensable de devoir dire des répliques avec lesquelles on ne se sent pas à l'aise. Il m'arrivait souvent de modifier le texte, même à la télévision.

Maintenant je ne fais plus cela. Je tente de jouer le texte, sans que cela paraisse. Si on me demande mon avis, je vais suggérer une manière simple d'améliorer la situation. Je gagne généralement mon point de vue, l'âge aidant, car je ne suis plus traité comme avant. Je ne suis plus la même personne aux yeux des autres. C'est plaisant et dangereux en même temps. Je dois devenir vulnérable d'une certaine façon, je suppose. Comme plusieurs comédiens / auteurs, je possède la qualité d'écrire des textes dont les phrases sont faciles à dire. J'ai bien des défauts, mais j'ai cette qualité.

Ciné-Bulles : Vous avez déjà pris position contre la publicité, affirmant que vous n'aviez pas à vendre quoi que ce soit ?



« Que ce soit en mari suffisant dans **Deux femmes en or** ou en mari soumis du **Temps d'une chasse**, Sabourin sait se mettre au tempo de la fatalité du quotidien stupide qui accable ces personnages. Il est cheap et minable à souhait dans **la Maudite Galette** et **Ti-Mine, Bernie pis la gang**. Marcel Sabourin peut aussi passer avec aisance et métier de la résignation d'**On est loin du soleil** à la folie de **la Mort d'un bûcheron** en passant par la fantaisie du **Martien de Noël** et être ce prêtre bouleversant des **Smattes**. Dans **J.-A. Martin, photographe**, il nuance à merveille le mutisme de son personnage. »
(Michel Houle et Alain Julien, **Dictionnaire du cinéma québécois**, Fides, 1978.)

Marcel Sabourin : Je ne suis absolument pas contre la publicité. Je n'ai jamais dit que je n'en ferais jamais. Il y a plusieurs années, pour moi, c'était le monde à l'envers qu'une union comme l'Union des artistes vive d'abord et avant tout de messages publicitaires. On m'expliquait ceci : la contribution financière du cinéma à l'Union des artistes vient loin derrière celle de la télévision qui, à son tour, vient loin derrière celle de la publicité.

J'ai cru bon d'attendre pour en faire. J'ai commencé il y a trois ou quatre ans. J'en fais depuis ce temps. Mais j'ai énormément appris. Je ne sais pas si dans quatre ans je pourrai dire la même chose. J'ai appris la précision. En publicité, on joue sur des secondes, des quarts de seconde. Au théâtre ou au cinéma, si une scène est trop longue, ce n'est pas pour une question de secondes. Alors, je suis parvenu à un sens du *timing* à l'intérieur de moi, à une précision que je n'avais pas avant. Quand on sait vraiment, profondément son texte, cela donne une liberté. Je m'en rends compte davantage dans les messages publicitaires, parce que c'est tellement court. Comme je n'ai qu'une petite ligne à dire, je peux la maîtriser. Quand je passe un peu à côté, j'en souffre. La publicité me permet de voir certains problèmes inhérents à mon métier d'acteur sous un tout autre angle. Ce n'est pas à négliger.

Ciné-Bulles : Y a-t-il des cinéastes avec qui vous avez eu plus du plaisir à travailler ?

Marcel Sabourin : Bien sûr, il y a des complicités plus grandes et des films plus heureux. Deux périodes sont très importantes dans ma vie, pour plusieurs raisons, entre autres pour des raisons d'amitié : la première avec **Il ne faut pas mourir pour ça** de Jean Pierre Lefebvre où j'y tenais, au cinéma, mon premier rôle d'acteur professionnel ; la deuxième avec **J.-A. Martin, photographe** de Jean Beaudin, à cause du succès obtenu. Ces deux films marquent vraiment des étapes de ma vie. De plus, c'était réalisé par des amis. S'il fallait noter les moments importants, à part ces étapes qui constituent des montagnes, une maudite gang de noms suivrait. Ce serait très embêtant de faire le tri entre Arcand et Mankiewicz. J'ai revécu, à ce passage de ma vie où j'étais adulte, l'enthousiasme de l'adolescence. Le cinéma québécois était comme un adolescent. J'ai connu cette fougue quand je jouais, plus jeune, dans un monde du théâtre en plein essor. Le théâtre du Nouveau Monde et le Théâtre club ouvraient leurs portes.



Marcel Sabourin (Photo : Louise Oligny)

Entretien avec Marcel Sabourin

Le Rideau-Vert reprenait vie. Le théâtre de Jean-Claude Germain n'était pas né. J'ai vécu cela durant les années 50 et, environ 10 ans plus tard, je vis la même affaire. Autrefois, le cinéma se faisait en petites équipes très vivantes. Cela n'avait rien des grosses productions anonymes d'aujourd'hui, quoiqu'un technicien, une scripte ou le réalisateur et ceux qui l'assistent peuvent encore mettre une ambiance chaleureuse sur les plateaux de tournage.

Ciné-Bulles : *Vous sentez-vous choyé de faire ce métier ?*

Marcel Sabourin : C'est un grand privilège d'être acteur et de gagner sa vie de cette façon, à côté de la difficulté pesante et ennuyeuse de la plupart des métiers. Je me sens privilégié comme un médecin. Mais, je souffre de ne pas connaître mon utilité. Disons que j'en souffrais plus auparavant. Quand on est comédien, on a toujours le sentiment de créer en vain. On ne se sent jamais utile d'une façon directe. Alors qu'on ne peut contester l'utilité du médecin. Il m'arrive parfois de rêver que je suis le médecin le plus imbécile, le plus cave en Afrique. Un patient risque de perdre son bras ou sa jambe, mais le docteur sait comment faire en sorte qu'il ne perde pas son membre. Au bout de 10 jours, le patient revient à la clinique. Tout est guéri. Imaginez le sens de l'utilité qu'éprouve le médecin. Il ne devrait soigner qu'un bras. C'est assez pour une vie. À la suite d'une carrière, un artiste peut se demander s'il a sauvé un bras, du moins avoir le sentiment d'en avoir sauvé un.

Ciné-Bulles : *À quoi est dûe, selon vous, l'impression laissée par un film ?*

Marcel Sabourin : À des millions de choses. Cela s'explique si peu. Même un film insignifiant peut laisser une impression très forte. Pourquoi ? Peut-être à cause de ce qui s'était passé durant la journée. Je constate cela du côté de la musique. Des gens intelligents aiment des musiques et des chansons absurdes. Pour eux, c'est sacré. Lorsqu'on a enseigné, comme j'ai enseigné à l'École nationale de théâtre, les élèves viennent vous voir 20 ans plus tard pour dire qu'on a pu dire ceci ou cela. On ne se souvient pas toujours. J'ai pu formuler quelque chose. Les élèves ont pu interpréter mes paroles et certains d'entre eux ont pu finalement changer leur vie pour le meilleur ou pour le pire. On se croit responsable.

Par contre, il y a des effets qui se rationalisent. La dramaturgie, l'audiovisuel et les médias sont dangereux, car il est possible d'en arriver à y faire passer à peu près ce que l'on veut.

Ciné-Bulles : *C'est pour cela que vous évitez de lire les journaux, les informations ?*

Marcel Sabourin : Non, parce qu'il y en a trop. À bien y penser nos parents et grands-parents voyaient un spectacle par an, peut-être un tous les deux ans ; ils voyaient le curé qui leur brassait la couenne une fois par semaine ; ils entendaient quelques discours électoraux, lisaient parfois le journal, l'Almanach ; ils conversaient entre eux. C'était tout ce qui les alimentait de l'extérieur. Ce peu d'informations se déposait en eux, se digérait lentement et ne désharmonisait pas la personne vis-à-vis l'existence. Je n'ai jamais eu une vision romantique de la campagne, mais je n'ai jamais pu m'empêcher de remarquer, en tant qu'acteur et qu'être humain, le rythme magnifique des habitants. Quand l'un d'eux parlait, même les personnages de Pierre Perrault dans ses films sur l'Île aux Coudres, il se dégageait un rythme.

Le corps ne faisait qu'un avec la voix, le cœur et la pensée. Ces gens ne s'exprimaient pas rapidement. Ils n'étaient pas des feux d'artifice. Parfois, ils étaient de bons conteurs, mais quand cela sortait, tout venait, tout se livrait harmonieusement. Dans les villes, c'est comme si la sédimentation qui se dépose dans le lit des rivières avait été perdue. Quand les pieds sont enfoncés dans la terre, une forme de sérénité se trouve près de la tête.

Ciné-Bulles : *Est-ce que l'émotion est différente quand on écrit un scénario ?*

Marcel Sabourin : Au théâtre, j'ai écrit pour les enfants. Si j'écrivais encore pour le théâtre, je me permettrais sans doute plus de fantaisie. Avec l'adaptation du roman **le Survenant** de Germaine Guèvremont pour la télévision, je veux viser un plus large public. J'aime bien l'écriture de scénarios. Toutefois, je ne me sentirais pas à l'aise dans l'écriture d'une nouvelle ou d'un roman. Je pourrais concevoir un scénario où les personnages s'exprimeraient comme on s'exprime au théâtre. Il est évident qu'au cinéma on favorise l'image. Je n'écris en dialogues que ce qui ne peut pas être dit par des images. Cependant, il existe des cinémas très verbeux ; le cinéma suisse en est un exemple. On crée selon ses exigences, son tem-

Filmographie de
Marcel Sabourin :

- 1964 : **le Festin des morts** de Fernand Dansereau
- 1967 : **Il ne faut pas mourir pour ça** de Jean Pierre Lefebvre
- 1969 : **la Chambre blanche** de Jean Pierre Lefebvre
- 1970 : **Deux femmes en or** de Claude Fournier
- 1970 : **On est loin du soleil** de Jacques Leduc
- 1971 : **le Martien de Noël** de Bernard Gosselin
- 1971 : **Eliza's Horoscope** de Gordon Sheppard
- 1971 : **les Maudits Sauvages** de Jean Pierre Lefebvre
- 1971 : **les Smattes** de Jean-Claude Labrecque
- 1972 : **la Maudite Galette** de Denys Arcand
- 1972 : **le Temps d'une chasse** de Francis Mankiewicz
- 1972 : **Des armes et des hommes** de André Melançon
- 1973 : **Ah ! Si mon moine voulait...** de Claude Pierson
- 1973 : **la Mort d'un bûcheron** de Gilles Carle
- 1973 : **Taureau** de Clément Perron
- 1973 : **les Dernières Fiançailles** de Jean Pierre Lefebvre

pérament. Les formes d'écriture dépendent de l'auteur.

Ciné-Bulles : Est-ce plus difficile pour vous de choisir parmi les offres qu'on vous fait aujourd'hui?

Marcel Sabourin : J'ai trop de travail! Depuis **J.-A. Martin, photographe** j'écris davantage. Je me suis retiré. Cela m'est difficile de choisir. Pour écrire, il a fallu que je refuse beaucoup de choses. J'ai dit non à un beau rôle dans la série **l'Héritage**. Tous les ans on m'offre six, sept rôles au théâtre et quatre, cinq à la télévision. J'ai refusé aussi un rôle dans la série **Lance et compte**. Jean-Claude Lord la réalisait. Je l'apprécie beaucoup, parce qu'il possède un sens du cinéma ouvert au grand public. Il a toujours eu ce sens. Cela ne fait pourtant pas de Jean Pierre Lefebvre, très différent de lui, un moindre cinéaste.

Ciné-Bulles : Au cinéma, est-ce qu'il y a des personnages que vous avez perçu comme plus saisissants?

Marcel Sabourin : Je dirais les personnages que j'ai interprétés dans **Il ne faut pas mourir pour ça**, **J.-A. Martin, photographe** et **la Mort d'un**

bûcheron. J'ai aimé jouer aussi dans **les Doux Aveux** de Fernand Dansereau. Dans **Il ne faut pas mourir pour ça**, j'appréciais le côté prime-sautier, fantaisiste, un peu absurde du personnage. Dans **J.-A. Martin, photographe**, c'était le côté bonhomme, laconique, fermé à double tour, comme on imagine nos aïeux. Pour **la Mort d'un bûcheron**, j'avais refusé au début parce que je n'avais pas l'âge pour le rôle. À l'époque, beaucoup de comédiens plus vieux ne travaillaient pas. Gilles Carle et moi, nous ne nous connaissions pas. Je ne garantissais rien. Il a insisté. Dans ce film, j'aimais la composition de ce gars un peu fou, mais qui ne l'était pas vraiment.

Quand vous allez prendre un café avec un ami, cette rencontre ne ressemble pas au moment passé en compagnie d'un autre ami. On change d'atmosphère, cependant tout est lié par soi. C'est un peu la même chose pour les rôles d'un acteur. Dans l'acte de jouer, il ne faut pas creuser longtemps pour mettre à vif quelque chose de fou, d'absurde qui vient comme d'une autre planète. Il ne faut pas gratter loin pour découvrir une démente normale ou une normalité proche d'une démente poétique. En fait, les humains nous ne sommes tous que des flocons de neige qui tombent, qui suivent une trajectoire pour disparaître une fois le sol touché... ■



Marcel Sabourin, **la Maudite Galette** (Photo : Collection Cinémathèque québécoise)

- 1974: **Bingo** de Jean-Claude Lord
- 1974: **Gina** de Denys Arcand
- 1975: **Mustang** de Marcel Lefebvre et Yves Gélinas
- 1976: **Ti-Mine, Bernie pis la gang** de Marcel Carrière
- 1976: **Deux contes de la rue Berri** de Paul Tana
- 1976: **J.-A. Martin, photographe** de Jean Beaudin
- 1976: **le Vieux Pays où Rimbaud est mort** de Jean Pierre Lefebvre
- 1978: **Cordélia** de Jean Beaudin
- 1979: **l'Homme à tout faire** de Micheline Lanctôt
- 1980: **le Château de cartes** de François Labonté
- 1981: **les Doux Aveux** de Fernand Dansereau
- 1983: **le Jour S...** de Jean Pierre Lefebvre
- 1984: **Mario** de Jean Beaudin
- 1986: **Équinoxe** de Arthur Lamothe
- 1986: **l'Homme à la traîne** de Jean Beaudin
- 1987: **Alfred Laliberté, sculpteur, 1878-1953** de Jean Pierre Lefebvre
- 1988: **Hortense** de Jean Chabot